



Jacqueline Harpman

Le Bonheur dans le crime



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2012 Communauté française de Belgique

© 1993, 1996 Éditions stock

Illustration de couverture : © Alexei Gridenko - Fotolia.com

ISBN : 978-2-930646-01-5

Dépôt légal : D/2012/12.583/2

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Jacqueline Harpman

Le Bonheur dans le crime

Postface de Marie Blairon



« ... Il n'y a pas de thèse ici. Je ne prétends point entamer vos opinions... Il n'y a que des faits qui m'ont étonné autant que vous. Il y a le phénomène d'une bulle de savon qui grandit toujours et qui ne crève jamais ! Quand le bonheur est continu, c'est déjà une surprise ; mais ce bonheur dans le crime, c'est une stupéfaction, et voilà vingt ans que je ne reviens pas de cette stupéfaction-là. Le vieux médecin, le vieux observateur, le vieux moraliste... ou immoraliste – (reprit-il, voyant mon sourire) – est déconcerté par le spectacle auquel il assiste depuis tant d'années, et qu'il ne peut pas vous faire voir en détail, car s'il y a un mot traînaillé partout, tant il est vrai ! c'est que le bonheur n'a pas d'histoire. »

BARBEY D'AUREVILLY.
Le Bonheur dans le crime.

À Pierre.

Comme il aimait raconter et que sa vie tournait récit à mesure qu'il la vivait, il raconta ceci :

– Le vent se leva vers quatre heures. La tempête était prévue depuis deux jours et les autorités qui ont à veiller sur ces choses pensaient que la ville était prête à l'affronter. On avait interdit le Bois aux automobilistes dès le matin, ce qui avait aussitôt provoqué des embarras de circulation et beaucoup de grognements, mais quand la radio annonça que deux hêtres étaient tombés en travers de la drève de Lorraine, les ronchonners les plus enragés se turent deux minutes. J'avais tout Bruxelles à traverser, il me sembla prudent de partir tôt, or cela me jeta dans le plus fort de l'embouteillage. À six heures, je roulais bon train dans l'avenue Franklin-Roosevelt quand je vis que, devant moi, tout était arrêté. Plus tard, on sut qu'au croisement de l'avenue Duray et du boulevard de la Cambre un camion à remorque s'était renversé et avait pris feu, avec blessés, panique et ambulances qui arrivèrent en roulant sur les trottoirs, terrorisant les piétons et tuant au passage un chien égaré. Les choses allaient donc déjà mal lorsque l'averse commença : elle fut tout de suite diluvienne, en moins d'un quart d'heure les égouts débordaient, il y eut cinquante centimètres d'eau dans les tunnels et des carburateurs noyés partout. Moi, j'étais au coin de la rue des Phalènes, avec des voitures arrêtées à droite, à gauche, devant et derrière, sans aucune possibilité de m'échapper, sachant

qu'à Gand l'opéra commence à l'heure, affamé car je n'avais pas eu le temps de déjeuner, regardant mes espoirs de dîner diminuer de minute en minute et ignorant si je trouverais à souper dans une ville de province où il est probable qu'on se couche tôt. C'était un de ces moments où l'on remercie le destin qu'il nous ait dotés d'un tempérament placide.

– N'est-ce pas Dieu qu'il fallait remercier ?

– Vous connaissez ma prudence, dans ce domaine.

La relation s'arrêta là. Il n'avoua jamais à ses auditeurs ordinaires qu'il n'était pas seul dans la voiture, car ses récits préservaient toujours des zones de silence qu'il cultivait avec soin. Il savait qu'il était un virtuose de l'omission insoupçonnable et y prenait un plaisir discret, mais Dieu et le romancier ont des oreilles partout.

Il se rendit donc compte que tout était arrêté et freina bien à temps. Depuis qu'il s'était engagé dans l'avenue Franklin-Roosevelt, il était devenu assez silencieux : la chaussée était glissante, la circulation importante, on pouvait supposer qu'il concentrait son attention sur la conduite, mais quand il fut immobilisé, il devint évident qu'il ne pouvait pas détacher le regard de la grande maison qui se trouvait à sa droite, assez en retrait, à demi cachée par des arbres et quelques buissons au feuillage persistant. Certes, cette maison est étonnante, sise de biais au milieu d'un vaste jardin dans cette avenue où la moindre parcelle de terrain vaut des millions. Peut-être est-ce son style, celui qu'à la fin du XIX^e siècle on nomma éclectique car il pêchait dans toutes les époques, qui lui donne cet air d'indifférence aux réalités qui l'entourent ; elle est comme isolée du bruit dans une enclave imaginaire, un peu hautaine, princesse exilée qui maintient autour d'elle le protocole exigé par son rang, fermée au monde, lourde de secrets.

– Il semble que cette maison vous fascine. Chaque fois que nous passons par ici, je vois que vous ne pouvez pas la quitter des yeux. Un jour, vous ferez un accident.

Il soupira, reporta le regard vers l'avenue encombrée.

– Ce n'est pas seulement la maison, encore qu'elle soit extraordinaire, dit-il à mi-voix. Ce sont les gens qui l'habitent.

– Vous les connaissez donc ?

– Pas vraiment.

Il dit cela d'un ton étrange, que l'on a envie de rendre par des points de suspension, ce qui ne serait pas exact car on sentait autant la réticence à aller plus loin que le regret de se taire. Il laissa de nouveau la grande demeure capter son regard.

– Vous ne pouvez pas vous en distraire ! Mais dites-moi : qu'est-ce que c'est que « connaître des gens pas vraiment » ?

– Je n'ai jamais fait que les entrevoir. Je connais leur histoire.

Et, encore une fois, la phrase semblait inachevée.

– Alors racontez-la-moi ! L'embouteillage semble devoir durer, j'ai bien senti, depuis que nous entrions en ville, que *La Walkyrie* vous sortait de la tête, et vous êtes le meilleur des conteurs. Cela nous désennuiera.

Il se roidit :

– Je ne peux pas. Je suis lié par le secret.

Ce qui provoqua un petit rire doux qui le fit frissonner.

– Regardez vos mains !

– Qu'ont-elles ?

– Vous les tenez tellement crispées sur le volant que vos jointures sont toutes blanches. Avouez que vous mourez d'envie de faire ce que je vous demande.

– Peut-être. Mais la question n'est pas là.

Il aurait voulu avoir ce ton définitif qui brise l'insistance, mais il n'y parvenait pas, car il était comme le pécheur, toujours inassouvi quand le péché se propose. Il savait qu'il ne pouvait affirmer son refus qu'en se taisant et sentait les mots le bousculer. Il y eut une petite vibration de colère dans sa voix :

– Je suis prêtre et je suis médecin. Je ne sais pas combien de crimes vous m'avez déjà fait commettre, il y a des limites à ce que je peux consentir. Je suis un homme deux fois lié par le secret. Laissez-moi en repos.

– Vous êtes surtout un hypocrite.

Était-ce trop ? Pourrait-il se rencogner, blessé, dans le silence ? Il l'espéra un instant, mais il aimait violemment cette attention tenace et le plaisir de l'écouter qu'il était capable d'éveiller chez ses auditeurs. Il tenta de rendre le coup.

– Retenez votre curiosité, elle ne vous embellit pas. Quand vous êtes ainsi, vous faites penser à un chacal qui aurait flairé une charogne.

Et ne provoqua que le retour du petit rire doux.

– Vous ne pouvez pas me résister, n'est-ce pas ? Savez-vous que vous avez l'air de quelqu'un qui a vu un fantôme ?

Alors il tourna de nouveau les yeux vers la maison, et soupira.

– Il y en a plus d'un, dit-il à voix basse.

C'était le moment de se taire, de le laisser seul avec son désir, incapable de lutter contre ce qui se déployait en lui.

– Vous ne savez pas ce que vous me demandez. Il y a des histoires qui ne laissent pas indemnes ceux qui les écoutent.

– Ni ceux qui les racontent ?

– Oh ! Moi !

Il eut, un instant, l'air d'un enfant égaré et ne sut pas que, s'il l'avait voulu, il aurait pu désarmer l'insistance qui s'exerçait sur lui.

« Il y a ce qu'on m'a dit, ce que j'ai vu et ce que j'ai imaginé : pour finir, je ne distingue plus bien tout cela. J'y ai trop pensé, je crois. Avant de vous rencontrer, je me tenais pour un homme paisible, respectueux des lois et de mes engagements, et je n'avais même pas remarqué combien cette histoire me troublait. Il est étrange qu'on puisse vivre en sachant si peu ce qu'on est : pendant cinquante ans, je n'ai pas réfléchi sur moi-même, j'avais des pensées dont je sais aujourd'hui qu'elles étaient abominables,

mais je n'y faisais pas attention. Comprenez-vous cela ? C'est vous qui m'avez appris la différence entre le Bien et le Mal, en me faisant goûter à l'un puis à l'autre. Je n'avais pas de palais. J'étais comme quelqu'un qui ne se soucie pas de reconnaître le salé du sucré du moment qu'il n'a pas faim.

Il faut vous représenter cette maison en 1908, brillamment éclairée, avec des calèches qui arrivent de partout et des femmes couvertes de diamants et de plumes, quand le quartier n'était encore que prairies à la lisière de la forêt. Elle avait été construite par Georges Dutilleul, un banquier qui voulait y donner des fêtes prodigieuses, il rêvait qu'on se disputerait le privilège d'être invité, il y aurait des intrigues, des déceptions et des victoires. Mais le jour de l'inauguration, il trouva sur la coiffeuse de sa femme le coffret à bijoux vide et un mot d'adieu. Elle était partie avec un Argentin aussi riche que le mari et bien plus beau. Le banquier se tira une balle dans la tête pendant que les premiers invités arrivaient. La maison, comme vous pouvez le voir, est très grande, et les murs ont des particularités qui font que le son s'y propage mal, on n'entendit pas le coup de feu. Les domestiques servaient le punch et le champagne, l'orchestre s'était peut-être mis à jouer les premières valse du bal, quand le maître d'hôtel, de plus en plus troublé par leur absence, décida d'aller à la recherche de M. et de Mme Dutilleul. Ce n'était pas un impétueux, il paraît qu'il était déjà dix heures. Vous imaginez le choc, le malheureux vacillant devant un cadavre au crâne éclaté, il suffoque d'épouvante et cherche éperdument dans sa mémoire les instructions à appliquer. Mais s'il avait appris comment un maître d'hôtel de bonne maison réagit au suicide, un soir de grande réception, c'est un savoir dont il avait si peu usé qu'il ne savait plus où il l'avait rangé, d'où qu'il se contenta de reculer en chancelant et, revenu au vestibule, penché sur la rampe, de

pousser des cris inarticulés. »

– Diable ! Vous y étiez !

– Je vous dis que j’y ai beaucoup pensé. Il faut prendre mon récit comme je vous le donne ou ne pas me forcer à le faire.

– Je prends ! Je prends !

« J’ai lu les rapports de police qui décrivent la scène, on les avait sortis des archives par complaisance pour ma curiosité. La tête avait explosé, le sang et des débris de cervelle maculaient tout. En tombant, Georges Dutilleul avait entraîné la coiffeuse, il gisait parmi les flacons de parfum renversés, la poudre de riz l’avait emporté sur l’odeur du coup de feu. Le billet de l’infidèle était caché sous la tête du suicidé, il fallut le nettoyer soigneusement pour le déchiffrer. Ce sont des lectures dont je me goinfrais au temps de ma naïveté, quand je ne savais pas encore le nom de l’intérêt passionné qui me poussait à n’en pas sauter une ligne, revenant dix fois sur les passages les plus choquants. Le pauvre maître d’hôtel dut prendre deux mois de repos et Emma Dutilleul, la nièce du banquier, hérita de la maison l’année suivante parce que la fugitive ne survécut pas longtemps à son mari. On a dit qu’elle n’avait pas supporté le climat de l’Argentine, et aussi qu’elle avait persisté dans l’infidélité, et que cette fois-ci l’amant ne dirigea pas le pistolet vers lui-même, mais cela s’est passé trop loin pour qu’on en soit sûr.

À cette époque, l’avenue où nous sommes n’était encore qu’un projet, on l’avait nommée avenue des Nations, en l’honneur de l’Exposition universelle qui allait s’y tenir. Ce n’est qu’après 1945 qu’elle devint Franklin-Roosevelt. La maison que vous voyez y fut longtemps seule. Les gens de la famille l’appelèrent parfois Cogelslei, ce qui est le nom d’une avenue d’Anvers, ou

plus exactement de Berchem, car ils pensaient qu'elle avait été dessinée par un des architectes de ce célèbre ensemble que je vous montrerai un de ces jours, c'est assez délirant pour vous plaire. Il n'y a pas longtemps que l'on a des raisons de croire que c'est probablement l'œuvre d'Ernest Delune, qui a fait beaucoup de ces maisons que vous admirez autour des étangs d'Ixelles.

La mort du banquier avait jeté le désordre dans les esprits, ce qui entraîne souvent le désordre dans les papiers. La maison resta inoccupée un an ou deux, puis Emma la montra à Godefroid Belmont, son fiancé : il y avait encore des taches de sang sur le tapis de la chambre.

– Jetons cela, murmura Belmont troublé.

– Vous n'y pensez pas ! C'est un Smyrne de la plus belle qualité !

Elle n'était pas superstitieuse et le fit nettoyer. Il fut vendu en 1944 pour acheter de la viande au marché noir.

Belmont était un peu effaré par la taille de l'héritage, mais Emma n'avait pas le naturel timide et décida que cela s'arrangerait en faisant beaucoup d'enfants, ils rendent vite une maison trop petite. Le fait est qu'elle n'en eut que trois. Elle en accusait la guerre de 1914-1918.

– Avec un mari à la bataille de l'Yser je ne pouvais plus, décevement, être enceinte, et quand il est revenu, j'en avais perdu l'habitude.

La vérité est qu'elle avait des amants et ne voulait pas d'enfants dont elle n'eût pas su qui était le père. Elle eut deux fils et une fille.

– De toute façon, avec trois on remplit ses devoirs : un pour la patrie, et deux pour la famille.

En effet, son fils aîné mourut aviateur pendant la guerre suivante, lors de la bataille d'Angleterre.

Godefroid Belmont, agent de change, avait des goûts artistiques très sûrs, comme il était fréquent dans la bourgeoisie bruxelloise d'avant-guerre. Passé l'effroi devant la maison, la guerre finie, l'ordre revenu, il fit de bonnes affaires, acheta des meubles et des tableaux d'excellente qualité. Emma lui en sut gré lorsqu'elle fut veuve. Il mourut avant le krach de 1929. Comme elle n'aimait pas les affaires d'argent, elle avait changé la fortune en biens immobiliers, ce qui lui épargna la ruine. »

Il se tut. Il avait parlé sans quitter la maison des yeux, les mains posées sur le volant, à mi-voix, lentement. Il soupira.

– Pourquoi vous interrompez-vous ?

Il ne répondit pas tout de suite. Le soir tombait. Il abaissa un instant la vitre pour régler le rétroviseur et le grand tintamarre des embouteillages pénétra brusquement dans la voiture.

– C'est que je ne sais par où prendre les choses, dit-il en remontant la vitre. J'ai beaucoup pensé à cette histoire, je ne l'ai jamais racontée, tout m'arrive en désordre.

« La vieille Emma y est-elle si importante que je commence par elle ? Qu'a-t-elle à voir avec ce qui s'est passé cinquante ans plus tard ? J'ai un esprit bien structuré, je sais organiser un exposé pour qu'il soit clair et facile à suivre, or mes idées se bousculent dans un désordre grandissant : je ferais peut-être mieux de les laisser venir à leur gré et elles se calmeront peu à peu. En vous disant que je ne connais pas les habitants de cette maison, je ne mentais pas, je manquais de précision. J'ai connu Emma, j'ai été son médecin pendant les dix dernières années de sa vie. Elle était déjà très vieille et aimait à choquer, dont elle déclarait volontiers que c'était le dernier plaisir qu'elle pouvait prendre avec les gens, puisqu'elle avait perdu ceux de la

conversation en devenant sourde. Elle ne savait pas que je suis prêtre, cela aurait exalté son inspiration : un vigoureux anticléricalisme courait dans la famille depuis cinq générations. Mais elle n'arrivait pas à me scandaliser car, en ce temps-là, je ne sentais pas la puanteur des corps, ni celle des âmes. J'avais le nez bouché, comme Freud. Savez-vous qu'il était sujet à de terribles rhumes qui le tenaient au lit pendant des jours, éternuant, se mouchant, toussant et crachant ? Si ça se trouve, cet homme qui a changé la façon de sentir de notre époque était anosmique !

La vieille Emma sentait mauvais. Son arrière-petite-fille s'en plaignait, qui était frottée matin et soir à la savonnette fine, aspergée de lavande, et qui ne pouvait pas porter le même chandail deux jours de suite à cause des odeurs de transpiration. Il fallait – on la poussait discrètement – aller embrasser Emma et la petite plongeait dans un remugle qu'elle ne devait retrouver que vingt ans plus tard, à l'hôpital, quand elle eut à se pencher vers des clochards qui ne se lavaient jamais et portaient les mêmes habits depuis des années.

– Elle pue ! disait-elle à sa mère qui rougissait un peu.

– C'est parce qu'elle est très vieille.

Elle installait ainsi dans ce jeune esprit l'idée que l'âge a une odeur fétide et je vis la jeune Emma s'approcher de son premier malade avec une crispation des narines. Il était difficile d'imaginer que cette vieille femme au cheveu rare, dont la peau n'était même pas ridée, mais plissée et crevassée, qui se faisait régulièrement épiler les poils gris du menton par sa servante, ait pu être belle, comme on le disait. Lorsque la petite quitta l'enfance et prit conscience du temps, qui s'écoule si imperturbablement pour chacun, elle s'acharna, regardant l'arrière-grand-mère, à trouver sur ses traits les traces du passé. Des trois enfants, il ne restait qu'Édouard, un aimable vieux

monsieur. La fille, Annette, était morte en 1933 en donnant le jour à Simone, la mère de la petite. Cette vieille personne avait donc fait l'amour ? Elle avait eu douze ans ? Oui, en 1902, avec des jupes à volant, un col marin et une raquette, comme dans les tableaux de Khnopff, ainsi qu'en témoignaient les photos que l'enfant examinait minutieusement. Il ne lui venait pas de penser qu'elle vieillirait aussi, son esprit n'allait pas plus loin que l'état de jeune fille qui lui était annoncé par le premier gonflement des mamelons, et qui paraissait si lent à s'installer. Elle regardait l'arrière-grand-mère dodeliner du chef en écoutant les nouvelles de la famille. On lui parlait à voix très haute, ce qui ôtait toute nuance à ce qu'on lui disait. Charles allait bien, Corinne était malade : l'éternelle maladie de Corinne était d'habitude traitée avec circonspection, car l'opinion générale la tenait pour imaginaire, ce qui, la famille étant fort soucieuse de délicatesse, ne s'exprimait que par des points de suspension. Édouard était un véritable artiste de la ponctuation parlée, il mettait les virgules et les guillemets avec une habileté prodigieuse, mais il devait forcer la voix, gâtant ainsi tous ses effets. L'arrière-grand-mère compatissait. Ses trois enfants lui avaient fait quatre petits-enfants, ils étaient neuf à la troisième génération, elle ne s'y retrouvait plus très bien, d'autant plus que l'homonymie fleurissait. Elle mélangeait tout à fait Corinne, Carine et Catherine, qui en étaient fort agacées. L'arrière-petite-fille dont je vous parle avait été nommée Emma comme la vieille dame, et grognait quand on la confondait avec sa cousine Edmée. Son père, Philippe, lui apprenait à être orgueilleuse.

– Que l'on te confonde avec qui on voudra, tu restes toi-même, n'est-ce pas ? »

– Oh, n'allez pas trop vite ! Les prénoms déferlent, moi-même

je ne m'y retrouve pas !

– Je peux être plus systématique, si vous voulez : le fils aîné d'Emma était mort sans enfants. Édouard en eut deux, qui n'interviendront guère dans mon histoire. Corinne, Carine, Catherine et Edmée, ainsi que leurs frères, sont les petits-enfants d'Édouard. Annette, la fille de la vieille Emma, eut un fils, Charles, puis une fille, Simone, qui épousa Philippe.

– Et la jeune Emma est leur fille. Je n'arriverai jamais à retenir tout ça !

– Ce ne sera pas nécessaire. En vérité, je ne sais pas bien pourquoi je vous inflige ainsi toute cette généalogie.

– Tel que je vous connais, cela a un sens, qui apparaîtra plus tard.

– Ou jamais, dit-il en riant. Peut-être votre estime pour mes talents de conteur est-elle excessive.

Puis il resta rêveur quelques instants :

– Et peut-être cela a-t-il un sens que je ne comprends pas. Mon histoire ne concerne qu'Annette. J'aurais pu vous épargner les cousins, mais je sens bien que cela m'aurait déplu.

« La délicatesse de la famille répugnait à révéler l'origine de la puanteur : à soixante-quinze ans, Emma avait eu une occlusion intestinale, due à un cancer, et on lui avait posé un anus artificiel. La certitude qu'elle était guérie acquise, on n'osa pas ré-opérer pour rétablir le trafic normal, vous savez à quel point les anesthésies générales profondes sont dangereuses pour le cerveau chez les vieilles personnes. Par ailleurs, elle n'avait plus un contrôle rigoureux de son sphincter urétral et elle adorait l'ail qui ne l'indisposait pas, au grand regret de son entourage qui eût aimé qu'elle y renonçât : cela faisait trois facteurs de pestilence, dont chacun était plus fort que tout désodorisant.

Elle avait gardé la parfaite urbanité de son éducation fin de siècle et, heureusement, elle avait tout à fait perdu l'odorat – sinon elle eût été désespérée. Pendant les vingt dernières années de sa vie, elle sembla porter tous les jours la même robe de drap gris clair : elle la faisait régulièrement reproduire par sa couturière, qui était presque aussi âgée qu'elle, car elle la trouvait seyante et ne voulait plus avoir à penser à la toilette ni à endurer des essayages. On y appliquait des manchettes en dentelle de Bruges, dont elle avait un stock important, pour couvrir et masquer ses mains ridées qu'elle agitait avec grâce dans une tenace odeur de merde. »

Il jeta un coup d'œil sur le tableau de bord, puis coupa le contact.

– Au point où en sont les choses, je ne vois pas pourquoi je laisserais tourner le moteur. Il y a longtemps que je n'ai vu pareil embouteillage. Il doit y avoir eu des accidents en plus de la pluie et du vent.

– Sans doute. Continuez votre récit : il ne manque pas d'odeurs, mais je ne sens pas encore le soufre. Est-ce le secret de la confession ou celui du médecin que vous allez trahir pour moi ?

– Les deux. Car si ce n'est pas en confession que j'ai entendu certaines choses, elles ont été confiées au prêtre qui leur doit le silence, et je suis assez impie pour ne pas vouloir différencier la confession et la confidence.

« Étrangement, Simone, la petite-fille d'Emma, épousa un homme qui se nommait Dutilleul, mais qui n'avait aucun lien de parenté avec la famille de sa grand-mère, ce qui est évidemment propre à augmenter la confusion dont vous vous plaigniez. Ainsi, la première des arrière-petites-filles se retrouva Dutilleul, mais

aussi Emma, à la demande de l'arrière-grand-mère. Le nom était prévu pour la fille de Charles, mais Simone accoucha trois jours avant sa belle-sœur, au grand regret de Philippe Dutilleul qui aurait voulu appeler sa fille Sylvie, en hommage à Gérard de Nerval.

– Vous n'y pensez pas, disait Emma, un nom choisi par un homme qui s'est pendu dans la rue !

– Vous portez bien le nom d'une femme qui s'est empoisonnée à l'arsenic !

– Que non ! C'est celui de ma grand-mère ! Dans un fiacre, imaginez-vous cela ? »

– Mais je n'étais pas là, n'est-ce pas ! Tout cela, je l'ai imaginé, mâchonné, ruminé. Cette famille me fascinait. C'étaient des gens charmants, extraordinairement bien élevés, tous complètement subjugués par une vieille femme dont l'anus artificiel glougloutait à intervalles réguliers. Certes, elle avait le caractère vigoureux, cela n'expliquait pas le pouvoir qu'elle gardait sur sa parentèle, dans un siècle où l'esprit de famille ne semble pas une valeur dominante. Il me semble qu'elle avait gardé une séduction indépendante de la beauté, une impertinence gracieuse qui n'est pas dans le ton de notre époque. On n'y trouve pas souvent ce certain mélange d'irrespect et de bon ton qui a fait le charme du XVIII^e siècle.

– Et un arôme de perversité ?

– Peut-être. Il n'y a que vous pour penser à la perversité quand on vous décrit une vieille femme malade, à demi sourde, dit-il en riant.

« Elle ne pouvait presque plus marcher, à cause de l'arthrite, et dans les dernières années elle adopta la chaise roulante qu'elle

manait avec dextérité. Parmi les clameurs dont il fallait l'entourer pour lui faire la conversation, sa voix resta bien posée, claire et nette, ce qui lui donnait beaucoup d'autorité.

On n'exigeait des enfants qu'ils n'allassent l'embrasser qu'aux visites de Nouvel An, pas aux rencontres ordinaires, qui étaient fréquentes. Même lorsque Philippe et Simone vinrent s'installer dans la maison, elle maintint un protocole assez strict. Elle vivait dans le grand salon, au rez-de-chaussée, à droite de la porte principale, là où vous voyez les lampes allumées car c'est l'heure de la consultation. À l'arrière, dans le boudoir, on avait aménagé un cabinet de toilette, qui est devenu salle d'examen. Il fallait annoncer deux jours d'avance le projet de visite à Madeleine, qui veilla sur la vieille dame jusqu'à la fin, et frapper à sa porte à l'heure exacte. Emma n'aimait pas la familiarité, peut-être était-ce en souvenir du temps où elle était trop belle pour se laisser approcher facilement. Quand Belmont l'avait épousée, elle n'avait encore que la grâce facile des seize ans, elle se déploya ensuite, et plus particulièrement pendant la guerre, lorsqu'elle eut à diriger sa famille. Elle n'était pas faite pour l'ombre, le rôle d'épouse effacée ne lui convenait pas, l'Yser la révéla. Je l'ai toujours soupçonnée de n'avoir porté à son mari qu'une affection de convenance, mais il faut bien dire que, à l'époque où je l'ai connue, elle était veuve depuis plus de cinquante ans et que la douleur la plus vive aurait eu le temps de s'éteindre. Reste qu'elle racontait avec gaieté et précision les expéditions en province pour le beurre, les œufs et le bœuf à six francs le kilo. Elle n'y allait pas elle-même, mais organisait le départ des domestiques qui se glissaient à l'aube dans les rues désertes et rentraient avant le couvre-feu, bardés de rôtis, avec des pots de lait bien bouchés dans une valise. L'argent ne lui manqua pas. Elle aurait fait manger le fonds de commerce de l'agent de

change à ses enfants, mais ce ne fut pas nécessaire, ce bon père de famille avait caché des biens avant de partir défendre la patrie et tout se passa le mieux du monde. Elle avait goûté aux plaisirs de la liberté, elle n'envisagea pas de les perdre : on était en 1919, elle n'avait pas de métier et aucun talent particulier hors ceux d'organiser sa maison et de bien s'habiller – elle était donc désignée pour l'adultère qu'elle pratiqua avec discrétion et assiduité. Elle n'en raconta rien avant la fin des années quatre-vingt, fort peu à moi, davantage à Clément et Emma, j'y viendrai plus tard pour ne pas embrouiller mon récit.

Les premières couches de sa fille Annette avaient été difficiles, on avait dit à la jeune femme de ne plus avoir d'enfants. En ce temps-là, cela exigeait qu'une femme fût chaste ou extrêmement disciplinée. Annette fut enceinte. Emma, scandalisée, la chapitra pendant toute sa grossesse et lui révéla, trop tard, ce qu'il aurait fallu faire et qui ne lui servit à rien car une irrémédiable hémorragie l'emporta. Les grands-parents paternels prirent Charles en charge, Emma éleva la petite Simone comme sa fille, si bien que les deux enfants ne se rendaient pas bien compte qu'ils étaient frère et sœur. Patrick van Laerne, leur père, s'expatria, se remaria et oublia son premier lit. On ne le vit reparaitre qu'en 1960, après l'indépendance du Congo, quand il passa deux mois à Bruxelles avant d'aller s'établir en Espagne, ce qui ne fut pas suffisant pour développer des sentiments filiaux chez ses enfants. On n'entendit plus parler de lui, on suppose qu'il est mort. D'une certaine façon, il manque une génération à cette famille, Simone considéra toujours Emma comme sa mère.

Emma fut aux trois quarts ruinée par la guerre de 1940. La nourriture coûtait cher, même en n'ayant que Simone et elle-même à pourvoir elle n'y serait pas arrivée, mais elle ne voulait pas abandonner les trois domestiques avec qui elle vivait depuis

trente ans. On fit pousser des pommes de terre dans le jardin, au pied de l'araucaria, et le vieux Lucien reprit le chemin de la campagne pour trouver des œufs, malgré quoi elle dut commencer à vendre ses propriétés et, vu les circonstances, bien en dessous de leur valeur. Elle faillit avoir à héberger des officiers allemands et fit jouer toutes ses relations pour éviter une catastrophe : la maison était bourrée de Juifs et de soldats anglais.

On ne sait pas pourquoi le banquier avait demandé à son architecte de lui faire des chambres et des passages dérobés, et cela est bien agaçant. La maison apparente est doublée d'une maison secrète dissimulée dans les murs et les planchers, dont seuls Clément et Emma, les arrière-petits-enfants, ont tout découvert. La vieille Emma était au courant du fait que, entre le plafond du grand salon et le sol de sa chambre, se trouvait un petit appartement où on pouvait à peine se tenir debout et qu'on y accédait par une porte habilement masquée dans les lambris. Il y avait deux pièces, dont l'une fut nommée la chambre aux Juifs et l'autre la chambre aux Anglais. Emma qui avait l'esprit systématique ne mélangea jamais les soldats et les civils, les uns se battaient, les autres se cachaient, elle pensait qu'ils ne se seraient pas entendus. En fait, les Juifs qui venaient d'Allemagne avaient horreur d'être confondus avec les Polonais, mais ils s'abstinrent d'en faire part à leur hôtesse qui, à cette époque, ignorait tout de ce racisme interne. La chambre aux Anglais était un peu plus grande que l'autre et, quand il n'y avait pas de militaires, les Juifs allemands y seraient volontiers allés, mais Emma s'y opposait.

– Vous savez bien qu'il peut toujours en arriver à l'improviste, au milieu de la nuit. Je veux qu'ils ne se sentent pas importuns.

La guerre finie, certains rescapés vinrent la voir avec des cadeaux de prix. Il ne restait plus de propriétés à vendre, tout

passa en soupe, sauf un diamant qu'elle garda pour Simone. Aujourd'hui, c'est la jeune Emma qui le porte.

Un escalier très étroit, qui longe le mur ouest, conduit aux sous-sols. À l'intérieur du mur est de l'office, un autre passage relie la cuisine à la grande salle à manger, il ouvre sur deux petits réduits sans fenêtres. Tout cela avait été bourré de matelas, on montait des casseroles de soupe fumante à d'héroïques jeunes hommes qui ne survécurent pas tous aux missions qui les attendaient.

Mais la vieille dame ne savait pas – ce furent ses petits-enfants, Clément et Emma, qui le découvrirent – que des couloirs secrets portaient d'autres couloirs, encore plus secrets.

La nuit, on se glissait dans les fourrés, on entrait par les caves, on circulait silencieusement entre les murs. Le plan de cette maison doit être d'une ingéniosité extraordinaire, on ne se doute pas du tout de ce qu'elle recèle, à peine s'il peut advenir que l'on pense, distraitement, qu'elle est un peu moins grande qu'on ne le croirait quand on la voit de l'extérieur.

Le plus étrange est le secret dans le secret. Souvent, je me suis demandé ce qui avait pu conduire un banquier honorable, même s'il mourut d'être cocu, à un caprice si curieux. Je me dis que nous avons tous notre folie et que, comme aucun de nous ne comprend la sienne, il est sans doute inutile de s'acharner sur celle des autres, mais cela ne m'empêche pas de m'interroger les soirs où j'ai du mal à m'endormir. Il est certain, quand un homme s'est tué par amour, qu'il avait des recoins obscurs dans l'âme. Peut-être fit-il construire la maison à son image ? Ou bien, s'appêtant à vivre dans cette maison double, ouvrit-il des abîmes en lui ? Il y en avait en moi, que je ne connaissais pas, et j'étais passé cent fois devant les portes dérobées de mes profondeurs avant de les ouvrir. Parfois, je cherche à savoir si je serais